

FEUILLETON.

LE VOILE DE MARIE-LOUISE.

NOUVELLE.



DANS la petite ville de C... il y eut en 1809 un moment de forte agitation. Marie-Louise venait d'entrer en France. Avant quinze jours, elle devait, disait-on, être à Compiègne, où l'empereur l'attendait. Elle ne pouvait par conséquent manquer de passer par C... Le maire et plusieurs notables, qui avaient des pétitions à présenter à l'empereur, avaient décidé qu'il fallait que la ville se montrât à cette occasion, et fêtât dignement l'impératrice à son passage. On s'était longtemps demandé quel serait l'objet le plus propre à manifester l'enthousiasme des habitants. On avait d'abord pensé à une harangue ; mais malheureusement le maire bégayait, quand il s'agissait de parler en public. On avait proposé ensuite un arc de triomphe en verdure, pavoisé de drapeaux tricolores ; mais Soissons, Reims, Châlons, Nancy, préparaient déjà des arcs de triomphe du même genre. L'impératrice arriverait donc à C... fatiguée d'ares de triomphe et de drapeaux, et les habitants auraient l'air de manquer d'invention et d'idées, comme si les idées venues de Paris ne passaient pas nécessairement par C... avant de se rendre à Soissons, à Reims, à Châlons, et à Nancy. Enfin, après de longues délibérations, on avait décidé qu'on offrirait un voile à Marie-Louise le jour de son entrée ; mais un voile magnifique, qui serait brodé par douze demoiselles, les plus nobles et les plus riches de la ville.

Il y avait eu de grandes intrigues au sujet de ce voile. Pourquoi Mlle A... y travaillerait-elle plutôt que Mlle B... ? Et puis dans quel salon le voile se ferait-il ? Enfin, Mme de Beautreillis, la femme du sous-préfet, l'avait emporté. C'était dans l'ordre. Un voile destiné à l'impératrice ne pouvait guère se faire ailleurs qu'à la sous-préfecture. Douze demoiselles, raides comme

des poupées et parées comme pour un bal, étaient donc réunies dans le salon de Mme de Beautreillis autour d'une lampe suspendue au plafond par un fil d'archal ; elles travaillaient sur une magnifique pièce d'Angleterre qu'on avait fait venir de Paris. Le dessin avait été tracé par l'ingénieur des ponts-et-chaussées de la ville, qui y avait semé à profusion les M et les N entrelacés, les aigles et les feuilles de laurier. C'était un dessin d'un goût remarquable, mais en même temps bien difficile à exécuter.

Les aiguilles étaient en pleine activité, lorsqu'on annonça M. de Saint-Leu, homme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui jouait un grand rôle dans les reposoirs, les feux d'artifice et les illuminations de la ville.

—Vous n'aurez jamais fini, mesdemoiselles, dit-il en entrant. Marie-Louise arrive dans quinze jours. Il vous faudrait au moins trois mois de travail pour achever cette broderie.—Laissez-nous, M. de Saint-Leu, dit en se rengorgeant l'aînée des demoiselles Beautreillis ; le voile sera prêt quand il le faudra ; nous en répondons. N'est-il pas vrai, mesdemoiselles ?—Oui, sans doute, répondirent-elles, sans se donner le temps de réfléchir au temps qu'exigeait une pareille tâche. Elles cousaient alors d'ardeur et d'enthousiasme, ne pensant qu'à l'honneur d'être présentées à Marie-Louise.—Mesdemoiselles, dit bientôt Mlle Joséphine de la Regnière, comment trouvez-vous la petite Thérèse, la fille de Mme Brusson, maîtresse couturière, qui prétendait avoir le droit de travailler au voile avec nous ?

On se récria beaucoup sur les prétentions de Thérèse Brusson, puis on parla des jeunes gens de la ville, sujet beaucoup plus intéressant. Ils étaient presque tous à l'armée, de façon qu'on ne pouvait les juger que par de vagues souvenirs. Suivant l'usage, la médisance s'attaqua d'abord à ceux qui, par leurs grades ou leurs avantages extérieurs, pouvaient donner l'idée de quelque préférence. On épargna peu surtout le jeune Adolphe Brotier, parti de C... depuis quelques années seulement, et qui se trouvait déjà aide-de-camp de l'empereur. "On n'avance pas aussi rapidement sans protection," dit Mlle de la Regnière. Et cependant, quelles pouvaient être les protections d'Adolphe Brotier, simple fils d'un tisserand de la ville, et qui était parti simple soldat. Néanmoins, chacune de ces demoiselles dit son mot sur le jeune